

Dominique Gros

Cancer du sein : « Je crains l'homme d'un seul livre »

Deauville, le 26 septembre 2015

Face à un sujet, une problématique, une image ou tout autre objet qui incite à la réflexion, chacune et chacun d'entre nous *pense avec*. Il pense et parle avec ce qu'il est. Il pense avec son histoire, sa culture, ses valeurs, ses traumatismes, ses amours et ses haines, son corps, son *ça*, son *surmoi*. Ce qu'il pense est un tout. Ce tout lui ressemble et s'inscrit dans sa singularité. L'intellect ne parle pas à la place du sujet. Il n'est ni neutre, ni autonome. Un système de pensée est toujours et d'abord l'expression d'un individu propre, mais cette réalité de la condition humaine est facilement oubliée, refoulée ou occultée. Il convient pourtant d'en connaître les limites pour en sonder la véritable portée intellectuelle.

Dans ce contexte, la philosophie peut nous aider à prendre de la distance vis à vis de nos propres jugements. Pour moi, cette discipline n'est ni la quête de la sagesse, d'un art de vivre ou de mourir, ni une technique de développement personnel. C'est d'abord la pratique de la distanciation critique et une réflexion sur les savoirs. Il s'agit d'avoir conscience que ce qui me semble évident ne l'est peut-être pas. Avoir conscience de la complexité des choses du monde et des affaires humaines. Avoir conscience que les réponses aux questions complexes et urgentes sont forcément tortueuses, demandent du temps pour expliquer et s'expliquer. Il s'agit de savoir douter – le doute non comme système, mais comme méthode. Savoir douter des autres et de leurs vérités et tout autant savoir douter de soi jusqu'à pouvoir penser contre soi. C'est un exercice difficile de penser contre soi, contre ses opinions, contre ses préjugés. C'est souvent douloureux, mais c'est nécessaire pour mieux entrevoir le Vrai, le Juste, le Bien.

Timeo hominem unius libri - Je crains l'homme d'un seul livre. Je crains l'homme d'un seul système, d'une seule idéologie, d'un seul point de vue, d'une seule culture – d'une seule vérité, la sienne. C'est ainsi que j'interprète cette formule prêtée à Thomas d'Aquin.

Dans une œuvre intitulée *Une manière de voir*, l'artiste Damien Hirst figure un médecin pathologiste qui observe une lame histologique avec son microscope. Il est enfermé dans une cage, sans portes, sans issue, Il voit son objet – les cellules cancéreuses - à travers le prisme de son outil de travail et de son appartenance disciplinaire. Le microscope, en effet, est une *manière de voir* le cancer. Cette technique ne dit rien de la femme, de son histoire, de sa façon d'être au monde, dont la connaissance est pourtant nécessaire pour mieux la soigner et l'accompagner.

Cet isolement dans sa *cage disciplinaire* n'est pas spécifique au médecin pathologiste. Il concerne toute spécialité médicale ou non. Le cancer du sein n'est pas perçu de façon identique par le sociologue, le biologiste, l'artiste, le psychologue ou l'esthéticienne. Il n'est pas perçu non plus de la même manière par la femme malade ou par le médecin – et à l'intérieur du monde soignant, par le radiologue, l'infirmière, le chirurgien, l'oncologue ou le généticien. Cette œuvre de Damien Hirst est une critique du cloisonnement propre à la logique disciplinaire qui tend à l'autonomie et à la délimitation de frontières. Le spécialiste est l'exemple presque parfait de l'homme « qui sait presque tout sur presque rien ». Dit autrement : il sait tout sur sa discipline, mais rien de plus. Il connaît très bien son petit coin d'univers, mais il ignore radicalement tout le reste. C'est, en quelque sorte, un savant-ignorant.

Ainsi, chaque fois que nous demeurons enfermés dans notre singularité de soignant ou de bien-portant ou de malade, nous nous comportons comme un spécialiste qui risque d'être

aliéné par son *surmoi disciplinaire*. Notre fabrication de la vérité en devient partielle et partielle.

Pour soigner un cancer du sein, encore faut-il au préalable s'interroger sur ce que représente un sein ? Qu'est-il pour cette femme : lieu d'identité, lien à l'enfant, objet de plaisir, pôle d'angoisse, partie du corps niée, occultée ou indifférente ? Et qu'est-ce qui change dans la vie d'une femme quand son sein devient cancéreux ? Cette blessure et cette cicatrice sont-elles intolérables ? Ou bien, acceptées au nom de la guérison ? Ce sein coupé, devenu absent, est-il la marque de l'identité perdue, le signe avant-coureur de la stigmatisation, la preuve de la finitude ? Qu'est-ce qui change pour le compagnon, pour lui qui n'a pas de sein – ou si peu et pas pour le même usage.

De même, que représente un sein pour le soignant qui le soigne, qui le regarde, qui le touche, qui le ponctionne, qui le coupe, qui le panse ... ? Et pour la société, est-il un symbole érotique ou un organe précancéreux ? Existe-t-il pour fabriquer du lait, faire peur, servir de support à la publicité ? Quand il s'affiche nu publiquement, devient-il un instrument de pouvoir féminin et d'émancipation ?

La même question mérite d'être posée pour le cancer. Il importe de se demander ce que représente cette maladie pour la société, pour l'Institution médicale, pour les pouvoirs publics ...

Par la diversité des thèmes et des intervenants, cette Journée organisée par *l'Université pour la Méditerranée* et *l'Association Astarté* à Deauville est une magnifique invitation à la transdisciplinarité. Etre transdisciplinaire, c'est aller à travers et au-delà des frontières des disciplines - de toutes les disciplines. En médecine, c'est se tourner vers les autres disciplines non médicales : sociologie, philosophie, littérature, art.

Etre transdisciplinaire, c'est aller au-delà de notre propre singularité et faire éclater ce qui nous sépare. S'agissant de la santé du sein, c'est quitter l'entre-soi : entre-soi des malades avec les malades, entre-soi des bien-portants avec les bien-portants, entre-soi des soignants avec les soignants, des employeurs avec les employeurs, des politiques avec les politiques ... C'est œuvrer ensemble pour mieux comprendre cet univers du sein cancéreux et mieux soigner les femmes malades.

Toute aussi puissante soit-elle, la technique médicale ne suffit pas pour bien soigner. Concernant la santé du sein, cette transdisciplinarité est d'autant plus nécessaire que, par nature, le cancer du sein un objet complexe et transversal. Il touche à tout : au médical et tout autant à la condition humaine, à la définition du féminin, à l'utopie de la santé parfaite et aux limites de la science, au corps, à la vie relationnelle, à nos représentations, à la question du destin, à nos affects, à nos valeurs.

Cette Journée à Deauville est précieuse car elle est « trans » : transdisciplinaire, transculturelle, transgéographique, transreligieuse ... Des écrivains, des artistes, des avocats, des philosophes, des poètes, des médecins, des informaticiens, des femmes et des hommes d'activités et de pays différents se sont rassemblés pour parler de sujets spécifiques : identité méditerranéenne, droits des femmes, santé du sein ... Au-delà de leurs différences, ils apportent leurs visions pour mieux comprendre et mieux se comprendre.

Dominique Gros, Deauville, 26 septembre 2015